



Dictionnaire de idées non reçues

Eliseo Veron

► To cite this version:

| Eliseo Veron. Dictionnaire de idées non reçues. Connexions, 1979, 27, pp.125-142. halshs-01484136

HAL Id: halshs-01484136

<https://shs.hal.science/halshs-01484136>

Submitted on 6 Mar 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Dictionnaire des idées non reçues

Eliseo Veron

Dictionnaire : n. m. (...). 1° Recueil de mots
rangés dans un ordre convenu.

Le Petit Robert

MODE D'EMPLOI

Voici mon dictionnaire. C'est la liste de certains des mots que j'utilise pour m'occuper des *discours sociaux*, et donc de l'idéologique et du pouvoir des discours. Dans son ensemble, cette liste voudrait suggérer la possibilité d'une théorie de la *production sociale du sens*. J'aurais peut-être dû l'appeler « lexique » plutôt que « dictionnaire » (car *Lexique* : recueil des mots employés par un auteur... — *Le Petit Robert*), mais je n'ai pas résisté à la tentation d'évoquer le « Dictionnaire des idées reçues » ou, comme le disait Flaubert, le « Catalogue des idées chic ». Lorsqu'il est question de l'idéologique et du pouvoir, les idées chics ne manquent pas.

Bien entendu, les absences, ici comme partout, disent aussi long que les présences.

La notion de dictionnaire n'implique pas nécessairement celle d'un ordre alphabétique, mais seulement celle d'un ordre convenu. Il m'a semblé que l'ordre alphabétique, dans ce cas particulier, n'était pas convenable. J'ai donc disposé les entrées dans un ordre allant des concepts qui me paraissent les plus fondamentaux, jusqu'aux termes désignant des problèmes de méthodologie, et soulevant des questions plus techniques. L'ensemble de la liste peut ainsi être segmenté en quatre groupes de termes :

Production/Reconnaissance (Conditions de, Grammaires de)
Circulation

Ces deux premières entrées concernent, d'une façon très succincte, l'essentiel du schéma du sens comme relevant d'un système productif.

Idéologie
Idéologique
Pouvoir

Le deuxième groupe de termes soulève, on le voit, le noyau de la problématique sociologique qui nous intéresse.

Discours (Analyse des)
Linguistique (Analyse)

Par le biais de ces deux termes, j'entends poser le problème, crucial à mes yeux, des frontières entre la démarche linguistique et l'étude des *discours sociaux*.

Opération
Ecart
Inter-discursivité
Lecture(s)
Texte
Sémiosis

Ce dernier groupe est consacré aux principales notions qui touchent à des problèmes de méthodologie.

Veron (Eliséo)

Un reste, enfin, qui signale la place du sujet. Liste rapide de travaux, permettant au lecteur d'aller voir comment et pourquoi j'ai été amené à me donner un tel cadre conceptuel.

PRODUCTION/RECONNAISSANCE (Conditions de)
 (Grammaires de)

Production/Reconnaissance ce sont les deux pôles du système productif de sens. Nous appelons circulation le décalage entre les deux, décalage qui peut prendre des formes très diverses selon le type de production signifiante envisagée (V. *Circulation*). L'analyste de discours peut s'intéresser, soit aux contraintes d'engendrement d'un discours ou d'un type de discours, soit aux lectures dont un discours a été l'objet, c'est-à-dire à ses effets. Nous disons, respectivement, qu'il s'inté-

resse à la grammaire de production, dans le premier cas, et à une (ou à plusieurs) grammaires de reconnaissance, dans le second cas. Il peut, bien entendu, s'intéresser aux deux, c'est-à-dire s'intéresser en fait à un processus de circulation.

Une grammaire de production ou de reconnaissance a la forme d'un ensemble complexe de *règles* qui décrivent des *opérations* (V. *Opération*). Ces opérations sont celles qui permettent de définir soit les contraintes d'engendrement, soit les résultats (dans une autre production discursive) d'une certaine lecture. Une grammaire est toujours, autrement dit, le modèle

d'un *processus* de production discursive. Le point de départ de l'analyse étant inévitablement des ensembles signifiants donnés, c'est-à-dire, du sens investi dans des discours *attestés*, le mouvement de l'analyse consiste à reconstituer le processus de production à partir du « produit », consiste à passer du texte (inerte) à la dynamique de sa production.

L'opération méthodologique, qui consiste à constituer un corpus donné de discours, permet automatiquement de distinguer le corpus lui-même de tous les autres éléments qui doivent entrer en ligne de compte dans l'analyse mais qui ne sont pas « dans » le corpus. Ces éléments, que l'on peut ainsi qualifier d'extra-discursifs, constituent les *conditions*, soit de la production, soit de la reconnaissance. Parmi ces conditions il y a toujours d'autres discours, mais ces derniers, ne faisant pas partie du corpus, fonctionnent en fait comme des conditions de production ou de reconnaissance. Parmi ces conditions, bien entendu, il y a aussi tout ce que l'analyste considérera, par hypothèse, comme jouant un rôle déterminant pour rendre compte des propriétés des discours analysés : ces éléments varient selon le type de recherche et selon la nature de la production signifiante envisagée. S'agissant de la problématique de l'idéologique et du pouvoir, ces éléments concerneront les dimensions fondamentales (économique, politique et sociale) du fonctionnement de la société à l'intérieur de laquelle ces discours ont été produits (V. *Idéologique*). Or, ces conditions, il ne suffit pas de les postuler : il faut *montrer* qu'elles le sont, effectivement. Pour

que quelque chose soit désigné comme condition de production d'un discours ou d'un type de discours, *il faut qu'elle ait laissé des traces dans le discours*. Autrement dit : il faut montrer que si les valeurs des variables postulées comme conditions de production changent, le discours change aussi.

Par rapport à un texte ou un ensemble de textes soumis à l'analyse discursive, une grammaire (que ce soit en production ou en reconnaissance) *n'est jamais exhaustive*. Tout texte étant un objet hétérogène, tout texte étant le lieu de rencontre d'une multiplicité de systèmes de détermination différents (V. *Texte*), on peut construire autant de grammaires qu'il y a des manières d'aborder le texte. On ne peut pas, en d'autres mots, parler de grammaire textuelle tout court. Ici, ce sont celles de l'idéologique et du pouvoir qui nous intéressent. Il y en a d'autres. Si l'idéologique, si le pouvoir, *traversent* les discours, cela ne veut pas dire pour autant que, dans un discours, il n'y a *que* de l'idéologique et du pouvoir.

CIRCULATION

Si l'on choisit comme stratégie théorique celle qui consiste à dire que les phénomènes de sens exigent, pour les comprendre, la mise en place d'un modèle d'un *système productif*, autrement dit, que les discours sont des *produits* dont il faut étudier l'engendrement et les effets, alors le concept de circulation désigne le maillon intermédiaire de ce système. Or, si l'aspect *production* des discours et l'aspect

effets (V. *Production/Reconnaissance*) supposent des lectures d'un discours ou d'un ensemble de discours (V. *Lecture(s)*) il ne va pas de même avec l'aspect circulation : ce dernier n'implique pas un type de lecture. Car la circulation, en ce qui concerne l'analyse des discours, ne peut se matérialiser que sous la forme, précisément, de la *différence* entre la production et les effets des discours. Autrement dit, une surface discursive est composée par des *marques* (V. *Linguistique, Analyse*). Ces marques peuvent être interprétées soit comme des *traces* des opérations d'engendrement (V. *Opération*) soit comme des traces qui définissent le système de repères des lectures possibles de ce discours en reconnaissance. A proprement parler, il n'y a pas de traces de la circulation : celle-ci se définit comme le décalage, à un moment donné, entre les conditions de production du discours, et la lecture qui a été faite en réception.

Les conditions de la circulation sont extrêmement variables, selon le type de support matériel-technologique du discours (échanges oraux dans la conversation par comparaison avec les discours mass-médiatiques, par exemple) et aussi selon la dimension temporelle que l'on prend en

considération, celle-ci pouvant être conçue comme un continuum allant de l'étude synchronique, à la diachronie du temps de l'histoire. Dans le premier cas, les conditions de la circulation relèvent des conditions de fonctionnement de la société à un moment donné (par exemple, on peut étudier les rapports-décalages entre les conditions de production du discours audiovisuel de la télévision, et les grammaires de lecture en réception, dans un contexte social déterminé). Dans le second cas, la circulation des discours devient une dimension proprement historique, elle renvoie à l'*histoire sociale des discours* (l'analyse, par exemple, des différentes grammaires de reconnaissance qui ont été appliquées au *Capital* de Marx au cours des cent dernières années, grammaires qui renvoient à des transformations dans les conditions économiques, sociales, politiques, de sa lecture).

Si la notion de circulation apparaît comme la plus « évanescence » (la circulation ne laisse pas des traces dans les discours), elle est en même temps celle qui donne au modèle sa *dynamique* : elle désigne la façon dans laquelle le travail social d'investissement de sens dans les matières signifiantes se transforme dans le temps.

IDÉOLOGIE(S)

Dans les sciences sociales, le principal problème qui se pose à l'utilisation des notions de la théorie c'est que ces notions mènent, si l'on peut dire,

leur propre vie au sein du fonctionnement social. On essaye de délimiter l'emploi de certains concepts dans un cadre théorique, mais ces concepts existent aussi en dehors de ce cadre, c'est-à-dire au sein des pratiques socia-

les elles-mêmes. Le même terme fait souvent partie de l'objet étudié, d'une part, et du discours (sociologique) qui se propose de décrire cet objet, de l'autre. C'est le cas, typique, de la notion d'« idéologie ». Si nous nous déclarons intéressés à constituer une « théorie des idéologies », nous employons un terme qui, à un autre niveau, fait partie de l'objet qui nous intéresse. Car le fonctionnement des idéologies n'est pas étranger à leur *nomination*. 'Fascisme', 'stalinisme', 'péronisme', 'socialisme', 'droite' et 'gauche' : autant de catégories qui regroupent des ensembles hétérogènes de phénomènes de signification et qui servent, aux *acteurs sociaux eux-mêmes*, comme principes d'intelligibilité pour comprendre certains processus sociaux, pour comprendre leurs comportements et ceux des autres.

Comment se détacher de l'usage « social », pré-scientifique, de cette notion ? La coupure d'avec l'emploi « spontané » ou « naïf » de ce terme doit se faire, précisément, par le moyen de la différence entre la notion de 'idéologie' et celle de 'idéologique' (V. *Idéologique*). Il ne s'agit donc pas de renoncer au terme 'idéologie' (ce qui d'ailleurs serait pratiquement impossible). Il s'agit plutôt de lui réserver un emploi descriptif, non théorique : le terme 'idéologie' désignerait ainsi une *formation historique*, dans le sens de la définition du dictionnaire : « Système d'idées, philosophie du monde et de la vie » ; « Ensemble d'idées, de croyances et de doctrines propres à une époque, à une société ou à une classe » [*Le Petit Robert*]. Caractérisation qui, soit dit en passant, n'est guère différente de celle d'Althus-

ser : « ... système de représentations (images, mythes, idées ou concepts selon les cas) doué d'une existence et d'un rôle historique au sein d'une société donnée » [*Pour Marx*, Paris, Maspero, 1965, p. 238], (ce qui montre bien que cet auteur n'a pas réussi à se détacher de l'usage « naïf » du concept). On voit bien qu'il ne s'agit pas d'un concept théorique : il regroupe les choses les plus diverses : doctrines, idées, attitudes, images, concepts... Ce qui est, précisément, sa fonction : mettre de l'ordre dans la perception des acteurs sociaux, par rapport à une diversité de choses qui touchent au sens. Si on lui donne un statut purement descriptif, pré-théorique, l'emploi du terme ne paraît pas dangereux : celui qui étudie les discours sociaux, comme n'importe quel membre de la société, à affaire, lui aussi, à des « idéologies ». Seulement, d'un point de vue théorique il ne faut pas oublier que l'existence sociale, historique de ces objets n'est pas étrangère au fait (lui aussi social, historique) de les *reconnaître* comme telles et par conséquent de les *nommer*.

C'est pourquoi il est conseillé de ne pas oublier non plus le pluriel de ce terme : à l'intérieur d'une société (tout au moins à l'intérieur de nos sociétés industrielles) de ces objets-là il y en a toujours *plusieurs*. Nous avons affaire, non pas à l'Idéologie, mais à *des* idéologies. Parler de l'Idéologie c'est confondre l'emploi « spontané » et l'utilisation théorique. Le passage au niveau théorique, il vaut mieux le marquer par un changement dans le terme : c'est le rôle du concept d'*idéologique*.

IDÉOLOGIQUE

Concept qui se veut théorique, donc, 'idéologique' désigne, non pas un objet, non pas un ensemble repérable de « choses » (qu'on les appelle idées, représentations, opinions ou doctrines) mais une *dimension* d'analyse du fonctionnement social. On a affaire à l'idéologique, chaque fois qu'une production signifiante (quels que soient son support et les matières signifiantes en jeu) est envisagée *dans ses rapports aux mécanismes de base du fonctionnement social en tant que contraintes d'engendrement du sens*. Autrement dit, 'idéologique' est le nom du système de rapports entre un discours et ses conditions (sociales) de production. L'analyse idéologique est l'étude des traces que les conditions de production d'un discours ont laissé dans la surface discursive. Si la notion de 'idéologie(s)' se place habituellement au niveau des *produits* (idées, représentations, opinions, etc.) le concept de 'idéologique' correspond au niveau des *grammaires de leur production*. (V. *Production/Reconnaissance*.)

Ce point de vue entraîne un certain nombre de conséquences, dont voici les plus importantes.

Etant une *dimension*, celle qui concerne le rapport de l'investissement de sens aux mécanismes de base du fonctionnement social en tant que conditions de production du sens, *l'idéologique est partout*. Il peut se manifester à n'importe quel niveau de la « communication sociale », comme on dit (interpersonnelle, institutionnelle, mass-médiatique, etc.). Il peut investir n'importe quelle matière signifiante (le comportement, le lan-

gage, l'image, les objets). L'idéologique n'est donc *pas* quelque chose d'ordre « superstructural » : c'est une dimension qui traverse à part entière la société. Ce qui ne veut pas dire que tout sens produit dans une société soit de l'idéologique : affirmer que l'idéologique est partout, n'est pas la même chose que dire que tout est idéologique. Dans une société et en ce qui concerne le sens, on produit bien d'autres choses à part l'idéologique.

L'idéologique n'a rien à voir avec la problématique du vrai et du faux, ni pas non plus avec des notions telles qu'occultation, fausse conscience, déformation du « réel ». Dans nos sociétés, il n'y a pas des discours qui soient produits *en dehors* de conditions économiques, sociales, politiques, institutionnelles, déterminées. Or, on ne peut pas qualifier l'idéologique comme de l'ordre du faux, du masquage, de l'aliénation, que si l'on est censé tenir, soi-même, un discours *absolu*, un discours qui serait la re-production exacte du réel. Un tel discours, non soumis à aucune contrainte qui pourrait le marquer en production, n'a jamais existé. Et cependant, les jugements négatifs sont, dans ce terrain, toujours possibles : ils sont faits *sur* une idéologie et *à partir* d'une autre.

Le discours « absolu » existe donc (et c'est très important de le souligner), en tant qu'*effet discursif*. Autrement dit : bien que tout discours soit soumis à des conditions de production déterminées, il y en a qui se présentent comme s'ils ne l'étaient pas : on voit bien que, en fait, l'effet de sens de ce discours du Vrai n'est rien d'autre que *l'effet de pouvoir* (de *croyance*) d'un discours (V. *Pouvoir*) (ce que Barthes

appelait, il y a bien longtemps, l'« effet de naturalisation », en parlant du mythe). Pour qualifier un autre discours d'intrinsèquement faux, déformant ou aliénant, il faut tenir soi-même le discours de la Religion (il peut s'appeler parfois Marxisme ou Théorie). Cela dit, il faut remarquer que cette problématique (qui touche essentiellement à la vieille question science/idéologie) n'est qu'un tout petit fragment de l'univers de l'idéologique : elle concerne le discours linguistique écrit, censé représenter un réel extérieur. Si l'idéologique peut investir n'importe quelle matière signifiante, s'il concerne aussi bien le langage que l'image ou le corps, alors son domaine est bien plus large que celui défini par la question du discours écrit en fonction référencielle.

De quoi est-il question lorsque l'on parle des « mécanismes de base du fonctionnement social » ? Il faut bien se donner, à ce propos, des repères historiques, car la nature de ces mécanismes variera selon le type de société dont il s'agit. Dans la mesure où l'intérêt porte sur les discours sociaux au sein des sociétés capitalistes-industrielles, ces mécanismes concernent essentiellement le mode de production, la structuration sociale (structure et lutte des classes) et l'ordre du politique (structure et fonctionnement de l'Etat). L'analyse idéologique de la production sociale de sens n'est rien d'autre que *la recherche des traces que ces niveaux du fonctionnement social ne manquent pas de laisser dans les discours sociaux*. Ce qui ne veut pas dire que tout ce que l'on peut « trouver » dans les discours renvoie à ces niveaux fondamentaux de la société :

c'est pourquoi, la lecture idéologique mise à part, il y a bien d'autres lecteurs qui sont possibles d'un discours. (V. *Lectures*.)

On pourrait croire que la distinction entre ces niveaux fondamentaux du fonctionnement social d'un côté, et les discours sociaux de l'autre, réintroduit celle, classique, entre infrastructure et superstructure. Or, il n'en est rien. Tout d'abord, la distinction entre un ensemble signifiant (des discours sociaux) et ses conditions de production est d'ordre méthodologique-épistémologique : elle n'implique pas que la société elle-même soit conçue comme divisée en « instances ». Chaque fois que nous analysons concrètement des discours sociaux, la distinction est *produite* par la question suivante : dans quelle mesure le sens qui a été investi dans ces discours renvoie à des conditions déterminées d'engendrement, qui touchent aux mécanismes de base du fonctionnement social ? Mais la distinction est, de par ce fait même, toute relative, car dans les conditions de production de n'importe quel ensemble signifiant, il y a *aussi* des discours, du sens. La distinction ne sépare donc pas une infrastructure qui serait étrangère au sens, et une superstructure qui consisterait, elle, dans du sens. L'éclatement de cette opposition classique est aussi imposé par le principe selon lequel l'idéologique peut investir n'importe quelle matière signifiante. Supposons que nous analysons un système signifiant gestuel, associé à l'expérience de classe : nous avons affaire à du sens investi dans la matière signifiante du corps. Le corps, est-il de l'ordre de l'infrastructure ou de la superstruc-

ture ? La question elle-même est absurde.

A quel niveau, dans un discours, faut-il chercher l'idéologique ? Il est évident qu'on ne peut pas répondre de façon globale à une telle question : les conditions d'investissement de sens ne sont pas les mêmes dans les différentes matières signifiantes ni dans les différents types de discours. Si l'on reste dans le domaine du langage, cependant, la réponse peut surprendre : il faut chercher l'idéologique *partout*. Car l'idéologique, comme le sens en général, est produit comme écart, comme différence inter-discursive (V. *Ecart*). Et dans une situation productive déterminée, ces écarts peuvent concerner des opérations que certains appelleraient « syntaxiques », aussi bien que des modes d'organisation « sémantique » (V. *Linguistique*, analyse). Une idéologie peut, de façon toujours fragmentaire, se manifester sur le plan des « contenus » d'un discours. Mais dans la mesure où l'idéologique a le statut d'une grammaire de production de discours, il ne saurait jamais être *défini* au niveau des « contenus ».

POUVOIR

En analyse des discours, 'pouvoir' est le nom du système de rapports entre un discours et ses conditions (sociales) de reconnaissance. Le concept de 'pouvoir' concerne donc la problématique des *effets de sens* des discours. Comme l'idéologique, la notion de 'pouvoir' désigne, on le voit, une dimension de tout discours,

de toute production de sens circulant dans une société. Il ne faut pas confondre, par conséquent, la problématique du pouvoir avec celle du *politique* : cette dernière concerne un *type* de discours, caractérisé par son rapport spécifique à un fonctionnement social particulier, celui du réseau institutionnel de l'Etat. Autrement dit, la question du discours politique est un chapitre de la question, bien plus vaste, du pouvoir des discours.

Bien entendu, 'pouvoir' et 'idéologique' sont deux problématiques étroitement liées : le pouvoir d'un discours n'est pas étranger aux mécanismes signifiants qui résultent des opérations discursives, celles-ci découlant des conditions idéologiques de production. Cela dit, les deux problématiques ne sont pas la même, et il faut bien se garder d'une sorte de monisme théorique très à la mode, fondé sur (a) une confusion entre la question de l'idéologique et celle du pouvoir et (b) l'hypothèse selon laquelle le pouvoir fonctionne, toujours et partout, avec une seule et même grammaire. Ce qui est intéressant, en revanche, c'est d'étudier comment et pourquoi un même discours, dans des contextes sociaux différents, n'a pas le même pouvoir, ne produit pas les mêmes effets, et aussi comment et pourquoi le pouvoir revêt des modalités différentes à des niveaux différents du fonctionnement social.

Toute production discursive, nous l'avons déjà dit, peut être envisagée comme un phénomène de reconnaissance, et une grammaire de reconnaissance ne peut se « matérialiser » que sous la forme d'une production de

sens. Comment se « matérialise », donc, le pouvoir d'un discours, et comment pouvons-nous l'étudier ? Le pouvoir ne peut pas être étudié que par ses effets : cette trivialité n'est pas pour autant moins importante : les effets d'une production de sens c'est toujours une production de sens. La nature concrète de l'une et de l'autre

peut très bien ne pas être la même : l'effet d'une parole peut très bien être un comportement non-verbal. Mais le principe mérite d'être souligné : dans le sens large du concept de 'discours' (V. *Discours*, Analyse des) *le pouvoir d'un discours ne peut être étudié que sur un autre discours qui est son « effet »*.

DISCOURS (Analyse des)

Il faut souligner tout d'abord que dans son sens large, la notion de 'discours' ne désigne pas seulement la matière linguistique, mais tout ensemble signifiant considéré comme tel (c'est-à-dire, considéré comme lieu d'investissement de sens) quelles que soient les matières signifiantes en jeu (le langage proprement dit, le corps, l'image, etc.)

Deuxièmement, il faut remarquer que l'expression est au pluriel : 'analyse des discours'. Ceci pour indiquer une différence par rapport à ceux qui parlent de « l'analyse du discours », en concevant ainsi Le Discours comme une sorte d'homologue de La Langue, et dont on pourrait faire une théorie générale « hors contexte ». Ce qui est produit, ce qui circule et ce qui engendre des effets à l'intérieur d'une société ce sont toujours *des* discours (certes, des *types* de discours, dont il faudra identifier les classes et décrire l'économie de fonctionnement).

Troisièmement, le terme 'discours' souligne une certaine approche des phénomènes de sens. C'est pourquoi 'discours' et 'texte' ne sont pas syno-

nymes. 'Texte' est une expression équivalente à 'ensemble signifiant' : on désigne un « paquet » de matières signifiantes (linguistiques ou autres) indépendamment de la façon d'aborder son analyse. (V. *Texte*) 'Analyse discursive' implique déjà un certain nombre de postulats, qui font que le texte ne soit pas abordé n'importe comment. Voici les plus importants parmi ces postulats ; s'ils sont valables pour la matière signifiante linguistique, ils le seront *a fortiori* pour d'autres matières :

1. Que ce soit par rapport aux règles de son engendrement ou à celles de sa reconnaissance, les traces dans la surface d'un discours concernent des opérations qui ne sont pas réductibles à la somme des propriétés des unités-énoncés composant le discours.

2. Par conséquent, la mise en séquence discursive des opérations à décrire (V. *Opération*) à partir des traces en surface, implique des relations « à distance » qui ne sont pas représentables par un modèle canonique de l'énoncé, ni pas non plus par des listes de relations entre paires d'énoncés. Autrement dit, le discours

a une épaisseur spatio-temporelle qui lui est propre.

3. Il s'en suit qu'une « même » marque, repérée dans deux points différents de la séquence opératoire d'un texte, peut être la trace de deux opérations sous-jacentes différentes en vertu, précisément, de l'emplacement dans la séquence.

4. Dans le cas de certains supports (comme celui du discours mass-médiatique écrit, par exemple) la mise-en-espace est tout aussi importante que la mise-en-séquence. Il existe une organisation signifiante de l'espace du discours. Cette idée de la mise en espace-temps du discours renvoie à une problématique à la fois extrêmement importante et peu étudiée : celle de la *matérialité du sens investi*. Un discours n'est en définitive rien d'autre qu'une mise en espace-temps du sens.

5. L'analyse discursive travaille sur les écarts inter-textuels, elle s'intéresse essentiellement à des *différences* entre des discours. (V. *Ecart*.) Ceci découle des propriétés de tout ensemble textuel (V. *Texte*). Du point de vue d'une théorie de la production sociale de sens, un texte ne peut pas être analysé « en lui-même », mais seulement par rapport à des invariants du système productif de sens. Or, pour montrer que certaines propriétés d'une économie discursive sont véritablement associées à des invariants productifs déterminés (que ce soit en production ou en reconnaissance) il faut que, sous des conditions différentes, les discours produits soient différents. C'est pourquoi la procédure comparative est le principe de base de l'analyse des discours.

LINGUISTIQUE (*Analyse*)

Il est évident qu'à l'heure actuelle il y a autant de manières de tracer la frontière entre analyse des discours en langue naturelle et analyse linguistique, qu'il existe de démarches linguistiques différentes. Pour beaucoup de linguistes, la linguistique ne peut pas dépasser les limites de la proposition (quelle que soit la façon de définir les composantes de cette dernière). En fait, le linguiste travaille souvent avec des bouts de discours, mais il considérera ces bouts, dans la plupart des cas, indépendamment de toute situation de circulation de ces discours, et indépendamment des contextes discursifs où ces bouts pourraient se placer (c'est-à-dire, indépendamment des *types* possibles de discours). En plus, il représentera ces bouts comme composés par des propositions élémentaires, qui auront entre elles des relations de subordination ou de coordination. Par conséquent, dans la plupart des cas ce sera tout de même un modèle canonique de la proposition qui présidera la classification des composantes, et qui permettra au linguiste d'encadrer la description de leur fonctionnement.

L'analyse des discours s'intéresse principalement à la mise en espace-temps du sens (V. *Discours, analyse des*). Les opérations qu'il s'agit de repérer et de décrire ne sont pas réductibles, par conséquent, à des composantes d'unités-propositions. Cela fait déjà une différence importante entre analyse linguistique et analyse des discours, tout au moins à l'égard de certaines démarches linguistiques.

Or, il est vrai que rien n'empêche

le linguiste de s'intéresser à la description d'opérations transphrastiques (c'est d'ailleurs ce qui arrive de plus en plus fréquemment à l'heure actuelle). Rien ne l'empêche non plus de commencer à s'interroger sur des fonctionnements qui soulèvent le problème des *types* de discours (à partir des recherches pionnières de Benveniste, par exemple). La distinction entre analyse linguistique et analyse des discours, serait-elle ainsi abolie ? Il semble qu'une différence subsiste cependant. Car la tendance fondamentale du linguiste est de travailler sur des *marques* (quelle que soit la portée des opérations auxquelles ces marques renvoient), sans les interpréter comme des *traces* de contraintes productives d'origine sociale. Si le linguiste s'intéresse à l'analyse d'un texte au-delà de l'étude des composantes des unités-énoncés, ce sera dans la mesure où ce texte représente l'activité langagière propre à une langue, par exemple le français. Traiter les indices localisés dans la surface discursive comme des marques et non pas comme des traces, implique qu'on cherche des propriétés permettant de définir une certaine opération quel que soit le type de discours où cette opération apparaît (c'est-à-dire, indépendamment du contexte discursif). En analyse des discours, dans la mesure où ce qui intéresse est l'ensemble d'une économie discursive donnée, permettant de définir un type de fonctionnement associé à des conditions productives déterminées, on peut très bien aboutir à une description par laquelle « une même » opération (ou plutôt une opération qui serait la même pour un linguiste) contribue de deux façons

différentes, dans deux types de contextes différents, à l'effet de sens global du discours.

A l'égard de la plupart des démarches linguistiques, on peut dire que les opérations qui intéressent le linguiste, d'un côté, et l'analyste des discours, de l'autre, ne sont pas toujours les mêmes. Elles peuvent l'être parfois, et dans la mesure où le linguiste s'intéresse à des opérations proprement discursives, c'est-à-dire dans la mesure où il fait éclater les limites de l'unité « phrase » étudiée hors contexte. Même dans le cas de coïncidence partielle des deux types d'analyse, le linguiste, à la différence de l'analyste des discours, ne renverra pas ces opérations aux conditions sociales de production (ou de lecture) du texte ; il les considérera plutôt comme des invariants renvoyant à la grammaire d'une langue donnée.

D'autre part, la vieille trilogie syntaxe/sémantique/pragmatique ne sert certainement pas à tracer une frontière entre analyse linguistique et analyse des discours. Tout d'abord parce que cette distinction est en train d'être abolie par la pratique même du linguiste. Ensuite, parce que, dans la mesure où l'analyse des discours s'intéresse aux *écarts* inter-discursifs qui résultent des différences systématiques dans les conditions productives des discours, ces écarts peuvent se manifester à n'importe quel niveau du fonctionnement langagier. Ce n'est donc pas une frontière problématique entre syntaxe et sémantique, ou entre sémantique et pragmatique, qui pourrait nous aider à délimiter le domaine de l'analyse des discours.

OPÉRATION

Lorsqu'on fait de l'analyse des discours, on décrit des opérations. (Ce principe nous rapproche d'une certaine linguistique — cf. travaux d'Antoine Culioli.) Une surface textuelle est composée de marques. Ces marques peuvent être interprétées comme les traces d'opérations discursives sous-jacentes, renvoyant aux conditions de production du discours, et dont l'économie d'ensemble définit le cadre des lectures possibles, le cadre des effets de sens de ce discours. Les opérations ne sont donc pas elles-mêmes visibles dans la surface textuelle : elles doivent être reconstruites (ou postulées) à partir des marques en surface.

Le modèle d'une opération est composé de trois éléments : un *opérateur*, une *opérande* et la *relation* entre les deux, soit : xRy . Sur la base de ce modèle minimal, un certain nombre de remarques s'imposent.

1. Le point de départ de la description est toujours le repérage d'une marque interprétée comme *opérateur*. Autrement dit : la première condition de la description d'une opération, est l'identification d'un opérateur en surface.

2. Une marque située à un endroit déterminé d'une surface textuelle (c'est-à-dire, une *occurrence* d'une marque) peut être associée à plusieurs opérations en même temps. Prenons comme exemple un titre extrait de la presse hebdomadaire d'information :

Vingt ans après

Cette expression, considérée dans son ensemble comme un opérateur, est

impliquée dans non moins de trois opérations différentes : (a) Fléchage « en avant », pris en charge par l'ensemble du titre, vers le texte qui suit ; il s'agit de la fonction métalinguistique qui est propre à tout titre ; (b) fléchage « en arrière » prise en charge par la marque *après* : il s'agit d'un phénomène anaphorique renvoyant à un texte antérieur (qui, d'ailleurs, dans ce cas précis, n'existe pas) ; (c) « effet de reconnaissance » : l'ensemble du titre renvoie par évocation au titre du roman de Dumas (Cf. Veron, 1975 et 1978b).

3. L'*opérande* peut être absente du texte qu'on analyse : elle peut être identifiée comme marque dans un autre texte, ou bien être tout simplement de l'ordre de l'imaginaire social. Dans l'exemple que nous venons de citer, l'opérande de l'anaphore est absente ; l'opérande de l'effet de reconnaissance aussi. La seule opérande présente dans le texte est l'ensemble de l'article qui suit le titre, opérande du fléchage « en avant » métalinguistique. Bien entendu, la présence ou l'absence de l'opérande est une propriété extrêmement importante d'une opération.

4. Une même marque située à un endroit déterminé d'une surface textuelle peut fonctionner simultanément comme opérateur d'une opération, et comme opérande d'une autre opération. Un titre, par exemple, peut être opérande par rapport à un sur-titre qui le précède, et opérateur par rapport au texte qui suit.

5. En analyse des discours, les termes composant les relations peuvent être de n'importe quel niveau de

complexité (un article défini ou un pronom personnel, aussi bien qu'une expression complète fonctionnant comme titre, ou l'ensemble du texte d'un article de presse).

6. Par voie de conséquence, un terme d'une relation peut à son tour, à un autre niveau d'analyse, être une relation. Il est utile, autrement dit, de se donner la possibilité de décrire des méta-opérations.

7. Une même classe d'opérations (par exemple : fléchage anaphorique « en arrière » sur une opérande absente) peut être prise en charge par des marques différentes en surface (c'est-à-dire, par des opérateurs différents). Le fléchage en arrière, par exemple, peut être pris en charge par une marque temporelle (comme dans l'exemple cité), ou bien par une marque d'énonciation de type déictique :

Moyen Orient

Et maintenant ?

ou bien par un article défini :

L'épreuve allemande

etc.

8. Un même type de marque, dans des contextes discursifs différents, peut prendre en charge des opérations différentes (peut être l'opérateur d'opérations différentes). L'article défini, par exemple, qui est souvent opérateur d'une relation anaphorique lorsqu'il s'agit d'un titre de presse informatif (qui annonce une « nouvelle »), ne produit pas d'anaphore lorsqu'il s'agit d'une expression générique, servant de titre, par exemple, à un éditorial :

La prise d'otages comme méthode

9. Pour ceux qui travaillent avec des discours sociaux, composés dans la plupart des cas par plusieurs matières signifiantes (discours écrit et image, par exemple) il est important de ne pas oublier qu'un opérateur peut très bien être investi dans une marque non linguistique. (Des images, bien sûr, mais aussi des éléments de la mise-en-espace : dimensions différentes des caractères, espace entre les textes, etc.)

Etant donné qu'un texte peut être soumis à une pluralité de lectures, quelles opérations décrire ? Seule la recherche des *écarts* inter-discursifs peut nous guider. Il s'agit de décrire, dans un ensemble discursif, toutes les opérations qui définissent une différence *systématique* et *régulière* d'avec un autre ensemble discursif, l'un et l'autre étant soumis, par hypothèse, à des conditions productives différentes. Différences systématiques : il ne s'agit pas de décrire des opérations isolées, mais de rendre compte de l'ensemble du fonctionnement d'une économie discursive en tant que différente d'une autre. Différence régulière : il ne s'agit pas de décrire des opérations repérables dans tel ou tel texte particulier, mais d'arriver à constituer des *types* de discours, caractérisés par un fonctionnement relativement constant à l'intérieur d'une société et d'une période historique déterminées.

ECART

La notion d'écart désigne le principe même de structuration interne d'un corpus de textes. Elle est indissociable de la règle de base de la

méthode, celle de la comparaison entre des types de textes.

Un corpus est constitué par des groupes de textes. Chacun de ces groupes doit être homogène du point de vue des conditions extra-textuelles (soit en production, soit en reconnaissance) : les textes composant chaque groupe ont été choisis, précisément, en fonction de cette homogénéité postulée. Par hypothèse, les textes composant chaque groupe doivent manifester, par rapport aux dimensions d'analyse qui ont été définies comme pertinentes, un *écart zéro*. Autrement dit, en ce qui concerne ces dimensions, ils doivent être équivalents. *Entre* les groupes, par contre, doit se manifester un *écart systématique*, qui rend visibles les traces de leurs conditions différentielles de production ou de reconnaissance. C'est ce que toute recherche sur un corpus se doit de vérifier. Si ce n'est pas le cas, si les écarts entre les groupes de textes soumis à des conditions postulées comme différentes, ne sont ni plus nets ni plus systématiques que les écarts entre les textes composant chaque groupe, cela veut dire que les hypothèses initiales sur les relations entre ces textes et leurs conditions productives ne sont pas correctes.

Toute analyse des discours est, en dernière instance, une analyse de différences, d'écarts inter-discursifs (l'identité étant définie comme le degré zéro de l'écart). C'est la mise en évidence des écarts qui rend *visibles* les traces des conditions (de production ou de reconnaissance) dans les textes (ou, si l'on préfère, qui transforme les *marques* en des *traces*). C'est pourquoi à chaque fois qu'un discours nous

intéresse, il nous faut trouver un *autre* qui sera, par différence, le « révélateur » des propriétés pertinentes du premier.

INTER-DISCURSIVITÉ

Si la méthode de constitution des corpus est fondée sur le repérage d'*écarts* pertinents (V. *Ecart*), c'est parce que la structuration des discours est toujours un phénomène inter-discursif. Si l'analyse des discours est une analyse de différences, c'est parce que les discours sociaux sont toujours produits (et reçus) à l'intérieur d'un réseau, extrêmement complexe, d'inter-déterminations. Cette notion de relations inter-discursives est essentielle à tous les niveaux du fonctionnement du système productif du sens. Aussi bien parmi les conditions de production que parmi celle de la reconnaissance d'un discours, il y a d'*autres* discours. En fait, on peut dire que tout discours produit constitue un phénomène de reconnaissance des discours qui font partie de ses conditions de production. De même, une grammaire de reconnaissance n'existe que sous la forme de discours produits, à partir desquels on peut essayer de reconstituer cette grammaire. La production et la reconnaissance, donc, comme « pôles » du système productif, impliquent tous les deux des réseaux de relations inter-discursives. Quant à la circulation, elle est *définie* comme étant un rapport inter-discursif : l'écart entre production et reconnaissance. L'inter-discursivité doit être ainsi reconnue comme l'une des conditions fondamentales de fonction-

nement des discours sociaux. C'est elle qui justifie, d'autre part, la stratégie méthodologique.

LECTURE(S)

L'analyste des discours, ne peut faire que des *lectures* de ces discours. Autrement dit : l'analyste des discours est, par définition, placé toujours en reconnaissance. En fait, le discours analysé (ou, si l'on préfère, le « discours-objet ») est une condition de production du discours produit par l'analyste. Du point de vue théorique, la position de l'analyste, de l'« observateur », *ne coïncide pas* avec celle du « consommateur » des discours : l'un et l'autre ne font pas tout à fait la même lecture. Celle de l'analyste est médiatisée par sa méthode et par les instruments qu'il applique aux surfaces discursives. Cette médiation affecte le discours analysé dans son *pouvoir* : il y a un phénomène de pouvoir-croyance qui est propre à la « consommation » et qui est détruit par l'analyse. Cela dit, lorsque l'analyste se propose de construire une grammaire de reconnaissance d'un discours ou d'un type de discours, sa lecture, ne coïncidant pas avec celle du « consommateur », a pour but cependant de reconstituer cette dernière.

En outre, un texte étant le lieu de convergence d'une multiplicité de système de déterminations (V. *Texte*), il admet toujours une pluralité de lectures. D'un texte on peut faire une lecture idéologique, psychologique, psychanalytique, linguistique, documentaire des contenus manifestes... La liste serait longue. Tout dépend de la

théorie que l'analyste utilise pour encadrer ses opérations de manipulation de la surface textuelle dont il s'agit.

Etant toujours placé en reconnaissance, l'observateur peut se proposer de reconstituer la grammaire de production d'un texte ou d'un ensemble de textes : il n'y a là aucune contradiction. Simplement, lire un texte par rapport à sa grammaire de production, et le lire par rapport à sa (ou ses) grammaires de reconnaissance, n'est pas la même chose. L'observateur aura affaire, par exemple, dans un cas et dans l'autre, à des réseaux inter-discursifs différents. C'est-à-dire, il mettra le texte qu'il analyse en rapport avec d'*autres* textes, mais ces autres textes ne seront pas les mêmes dans un cas et dans l'autre.

TEXTE

De même que le concept d'idéologie prend en charge la rupture par rapport à la notion pré-théorique d'idéologie (V. *Idéologie*, *Idéologique*), de même c'est le concept de *discours* qui se veut ici théorique, par opposition à la notion, purement descriptive, de 'texte'. 'Texte' désigne ainsi pour nous, sur un plan empirique, ces objets concrets que nous arrachons au flux de la circulation de sens et que nous prenons comme point de départ pour *produire* le concept de discours. Par conséquent, un 'texte' est un objet hétérogène, susceptible de multiples lectures, placé dans le croisement d'une pluralité de « causalités » différentes, c'est-à-dire, lieu de manifestation d'une pluralité d'ordres de

relations en pointillé) et elles ne font pas partie, à strictement parler, des grammaires. Quoi qu'il en soit, c'est toujours par l'analyse d'opérations que l'on doit justifier les hypothèses sur

des représentations. Les sujets étant les médiateurs entre conditions productives et processus productif, on postule ainsi qu'ils sont les *supports* des représentations.

VERON (Eliséo)

Sur la théorie et l'analyse des discours sociaux qui ont été présentées ici, voir entre autres articles, les suivants : 1971 : « Ideology and social sciences : a communicationnal approach », *Semiotica* 3(1) : 59-76 ; 1973a : « Pour une sémiologie des opérations translinguistiques », *V.S. Quaderni di studi semiotici*, 4 : 81-100 ; 1973b : « Linguistique et sociologie : vers une 'logique naturelle des mondes sociaux' », *Communications*, 20 : 246-278 ; 1973c : (en collab. avec S. Fisher) « Baranne est une crème », *Communications*, 20 : 160-181 ; 1973d : « Remarques sur l'idéologie comme production de sens », *Sociologie et Sociétés* 5(2) : 45-70 ; 1975 : « Idéo-

logie et communications de masse : sur la constitution du discours bourgeois dans la presse hebdomadaire », dans : *Idéologies, littérature et société en Amérique Latine*, Editions de l'Université de Bruxelles : 187-226 ; 1976 : « Corps signifiant », dans : *Sexualité et pouvoir* (Recueil dirigé par A. Verdiglione), Paris, Payot ; 1977a : « Folies-Bergère », dans : *La folie dans la psychanalyse* (Recueil dirigé par A. Verdiglione), Paris, Payot ; 1977b : « Récit télévisuel et imaginaire social », Actes du 29^e Prix Italia (à paraître) ; 1977c : « La semiosis sociale », Document de travail, Università di Urbino, n° 64 ; 1978a : « Semiosis de l'idéologie et du pouvoir », *Communications*, 28 : 7-20 ; 1978b : « Le Hibou », *Communications*, 28 : 69-126.